

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Cherubino DARANI

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 103-106

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE DU COLLEGE

« Il faut avoir infiniment d'esprit pour toujours se taire et bien peu de jugement pour toujours parler. Un tonneau vide fait plus de bruit qu'un tonneau plein. » La Touraille, qui a dit ces sages paroles, n'avait pas pensé qu'on aurait pu les appliquer, au cours des années, au chroniqueur inconnu du collège de St-Maurice. Obligé de défendre mon honneur, je pourrais objecter qu'un tonneau de mon genre, vide je le veux bien, peut facilement se remplir grâce à d'autres (ce qui n'exige pas de démonstration...) et que, rempli, il fait plus de bruit que lorsqu'il est vide.

Ce préambule préambulé, il paraît que j'ai été par trop obscur dans ma première chronique. Dire que je croyais avoir été aussi clair et limpide que le thé de la Sœur ! Tout considéré, je ne m'en fais pas, car ce n'est vraiment pas de ma faute si je ne réussis jamais à savoir si mes censeurs seront volumineux comme un tonneau, (c'est ce qu'on appelle une... analogie physique !) longs et minces, comme un poteau, fournis d'une tête chauve comme un genou et qui brille à la lumière des lampes électriques.

On dit qu'après la pluie, le temps est plus clair et plus beau ; mais on ne dit pas qu'après les examens, les vacances acquièrent une valeur plus grande dont le charme est soudain interrompu par l'arrivée du bulletin auquel on a le tort, ce me semble, de donner une importance excessive. Je ne vous parle pas de certaines notes qui correspondent, d'après les professeurs, au mérite et à la réalité ; une réalité, dirait J. Claretie, pleine de roman si les parents du moins savaient les lire comme leurs auteurs.

Les vacances ? Eh bien, on les passe dans des occupations qui diffèrent généralement de celles du collège. Par exemple, on se promène, mais jamais trois à trois, parfois tout seul, parfois deux à deux (honne soit qui mal y pense !) ; dans la rue on n'analyse rien ni personne, tandis qu'en classe, si l'on s'ennuie, (ce qui arrive bien rarement...) on peut analyser les livres sinon MM. les professeurs. J'aime d'ailleurs m'imaginer les vacances de quelques compagnons de la façon suivante. Gonzague Remy s'adonne furieusement à la mécanique, avec succès paraît-il, visite les garages et y reste même jusqu'après minuit, ne serait-ce que pour développer ses connaissances et ses... muscles. Pouget, alias l'alcoomètre, je ne puis le voir que dans une cave, entouré de quelques bouteilles vidées, et Rappaz, ou Wörndli si vous préférez, triste et solitaire, au bord du Rhône, en train d'étudier l'arachnéo-pythéo-vidar-aramynthe. Les autres, je ne les vois pas bien, quelques-uns pas du tout ; c'est pourquoi je n'en parlerai pas de peur que vous me reprochiez d'être obscur. Cependant je ne pourrais pas taire les exploits de nos as du volant, Kuhn et Veuthey sur Mercedes, qui arrêtaient leur course au signal d'un peuplier ; l'histoire assure que l'arbre ressentit le plus la force du choc, que la machine se plia comme un accordéon et que nos héros s'en tirèrent avec un admirable sang-froid. C'est peut-être pour cela

que M. Défago, à la messe de Pâques, chanta avec un sérieux... inouï : « Ita, ite, missa est, alleluia ! » Il n'y eut que les présents à jouir de la jubilation de ce cri, dont l'écho faisait encore retentir les voûtes du collège, à notre arrivée, le premier avril.

Car c'est justement à cette date que nous devons placer notre rentrée à la maison des soupirs. Après mûre réflexion, considéré que les poissons ne meurent pas tous dans l'espace de vingt-quatre heures, Bettin, Zehfus, Béard et Luc de Ribeaupierre n'arrivèrent que lorsque toute méchante éventualité était à exclure.

Le 4 avril nous avons assisté à une messe pour le repos de l'âme de M. le chanoine Chambettaz, de même que le 8 pour notre cher compagnon Jean Cerutti, qui mourut pendant les vacances de Pâques. Le 11 nous avons participé à l'enterrement de Frère Gilbert qui avait donné sa jeunesse au service de l'Abbaye. C'est par moi que tous les élèves du collège expriment aux parents des trois défunts l'assurance de leurs prières et d'un excellent souvenir.

Le troisième trimestre passe pour une suite de fêtes bienfaisantes à la santé périlicite des étudiants. C'est ainsi que nous avons joui des congés donnés, le vendredi 12 avril, par M. le Directeur qui, vous le savez très bien, s'appelle comme M. Pitteloud, et, le mercredi 24, par M. le Recteur qui avait dû renvoyer sa fête d'un jour, les devoirs de sa haute charge l'obligeant à cette mesure. Ce qui se passe dans ces affaires-là vous est connu : de gentils compliments, ornés de fleurs et d'herbes quelquefois sauvages, des promesses qu'on oublie hélas ! trop vite, des réponses plaisantes, aux couleurs plus ou moins foncées... (Mon Dieu, quand me fera-t-on un compliment ?) Après une de ces réponses — hier un chanoine est venu vers moi et m'a dit... — il y eut des malins qui se demandaient encore par quel hasard M. le Recteur rencontrait tel ou tel personnage toujours à la veille de son compliment. Cette question m'intrigue et me passionne à la fois ; je ne veux cependant pas l'approfondir parce que, d'après Marius Revaz, elle est si profonde qu'on n'y trouverait pas le fond ; je risquerais d'ailleurs de ne pas vous faire remarquer que nous avons aussi fêté MM. Léon Dupont Lachenal, Imesch, Isaac Dayer et Philippe Ceppi.

Maturité, obscurcissement, alerte : c'est ce qui s'est passé, dans l'espace de quelques jours, ici, au collège. Mais, pourquoi, je me demande, a-t-on suivi cet ordre ? N'était-ce pas plus logique de donner l'alarme tout d'abord, d'obscurcir ensuite, et, dans ces conditions-là, de faire sa maturité avec des lampes de poche s'il le fallait ? C'est mon idée ! Si, malgré moi, nos autorités ont agi autrement, eh bien, soit... ! Nous nous rencontrons quand même sur le point principal : l'alerte et l'obscurcissement doivent avoir lieu en même temps, pour que ceux qui se trouvent dans une cave et qui, dans une abbaye, pourraient fort bien être des chanoines, aient la facilité de satisfaire des besoins à mon avis très légitimes.

Le sport c'est beau, même pour MM. les chanoines ; mais, en

philosophe, je distingue : faire un circuit du terrain de foot-ball en moto, dans l'intention de s'amuser, c'est très bien ; dans un but d'ordre... policier, ce n'est plus du sport. Vous me direz, en accentuant très fort les premières lettres de chaque mot : « On ne vous comprend pas », et vous me demanderez le pourquoi de ces théories. C'est qu'un jour on a eu le plaisir de voir un chanoine, qu'on n'a pas pu reconnaître parce que camouflé, faire le tour du terrain ; tour, dit-on, de reconnaissance... Depuis qu'il y a un chanoine qui pratique le noble sport du téléférique, il faut s'attendre à tout de la part de ces messieurs. Il ne faut donc pas vous étonner que M. Revaz affirme qu'il n'est pas gros, devant un public possédant quand même les yeux à la bonne place ; que M. Farquet, dans la louable intention de veiller M. Bussard, mette le réveil à une heure du matin, oubliant de le monter...

Mais à propos, pourriez-vous me dire le poète qui, au XVI^e siècle, a chanté l'amour et ses joies ? Ronsard ? Non, non : Saint François, d'après un élève de III^e Commerciale ! Et que fait-on lorsqu'on est arrivé à la moitié, par exemple, d'un travail quelconque ? Doit-on continuer ? Pas du tout ! L'on regarde ce qu'on vient de faire... N'empêche que cette théorie est bien pratique. Je pourrais à présent enlever mes lunettes, croiser mes bras et méditer ainsi sur mon œuvre. Hélas ! je n'ai pas fini de transpirer et, vous, de m'imiter. Car il me faut encore vous parler de l'audition littéraire et musicale donnée par le collège le 2 et le 5 mai avec le bienveillant concours de Madame Luini-Delapraz. Le riche programme a été exécuté d'une façon parfaite et le public l'a très bien compris si nous devons en croire à ses applaudissements. Je citerai à votre admiration Messieurs les directeurs de fanfare, de chant et d'orchestre, c'est-à-dire MM. Revaz, Peiry, Matt, et le metteur en scène, M. Connut. Quant aux acteurs, qui ont interprété « Maldonne » de J. Gille, ils méritent tous nos félicitations, surtout Thorens et Martinetti. François Remy a le mieux joué dans le rôle de la bergère ; je n'en sais pas la raison, mais je trouve très sympathiques ces bergères qui savent traduire Cicéron ; pas vrai Gonzague ? Et je les aimerais, vous savez ; elles pourraient toujours me faire les versions latines.

Pour léguer à la postérité le programme complet d'une manifestation que les journaux ont louée avec une belle unanimité, je le transcris à l'intention de ceux qui en conservent l'agréable souvenir :

Fanfare :

Le Roi s'amuse, ballet			<i>Delibes</i>
La Chapelle de Tell			<i>Liszt</i>
Symphonie inachevée,	1 ^{er}	mouv.	<i>Schubert</i>

Chant :

Tota pulchra es, chœur mixte	<i>Palestrina</i>
Noël est venu, chœur mixte	
Berceuse, chœur mixte	<i>Vieux Noël</i> s
Les Chœurs angéliques, chœur mixte	

Théâtre :

MALDONNE

Fantaisie en un acte, de *J. Gille*,

Monsieur Marinon	<i>H. Thorens</i> , Rhétorique A.
Madame Marinon	<i>P. Louis</i> , Humanités B.
Suzanne	<i>F. Remy</i> , Syntaxe A.
Jacques	<i>P. Koller</i> , Syntaxe A.
Roger	<i>G. Viredas</i> , II ^e Commerciale.
Antoine Marinon	<i>J. Delaloye</i> , Humanités A.
Geoffroy de Mévande	<i>C. Martinetti</i> , II ^e Commerciale.
Hortense	<i>A. Raffini</i> , III ^e Commerciale.
Dessone	<i>M. Pittet</i> , Rhétorique A.

Orchestre :

Iphigénie en Aulide, ouverture	<i>Glück</i>
Symphonie N° 4	<i>Haydn</i>
Titus, ouverture	<i>Mozart</i>

Théâtre :

LE PRINCE ET LA BERGERE,

Fantaisie-ballet, en un acte, de *Jeanne Leroy-Denis*.

Le prince	<i>G. Remy</i> , Philosophie
La bergère	<i>F. Remy</i> , Syntaxe A.

Ballet : Joson-José.

Le page	<i>Joson Salina</i> , Principes
La sœur de la bergère	<i>José Ackermann</i> , Principes.

La conséquence immédiate du théâtre fut un magnifique concours de podisme qui eut lieu au réfectoire pendant un souper. Il consistait en une course de la table de Philosophie jusqu'à l'arrivée qui, en l'occurrence, était la porte du réfectoire. Le temps était comme ça, la température autrement, sans excès. Les philosophes y participaient et ce fut M. le Directeur qui, après avoir exigé le silence, donna le départ avec un sec « sortez ! » M. Clo-suit, chronométrait ; Bessero enlevait de force la victoire précédant de quelques centimètres Remy I. Suivaient, dans l'ordre, Ayer, Allet, Grognez et Devantéry. Les autres restèrent tous en panne, les uns par manque d'entraînement, les autres n'ayant pas pu se ravitailler avant le départ.

C'est sur ces paroles, mes chers lecteurs, que je voudrais finir et vous souhaiter, après m'avoir lu, de beaux rêves, si je ne me voyais obligé de me recommander à votre charité. J'aurais en effet besoin d'un fortifiant ; Carron m'a conseillé les biscuits Wernli : est-ce qu'il y en aurait encore dans les magasins ? Si oui, répondez-moi dans une enveloppe fermée et sans photographie à l'adresse suivante :

Cherubino DARANI, Philosophie